par la plus vive amitié pour votre époux que j'affectionnais comme mon propre père, n'avons-nous pas respecté ces liens sacrés? Avons-nous jamais songé à franchir les limites du devoir?

— Non, jamais, mon ami, et c'est pour cela que je vous ai aimé. Si vous m'aviez parlé un autre langage que celui de l'honneur et de la loyauté, je vous aurais haï et méprisé, car je suis mère et frère de mon époux, mais notre amour n'étant pas de ce monde, plane au-dessus des misères humaines,—nos âmes se sont unies! qu'importe le reste?

— Et cependant, Clémence, le monde est si méchant, les hommes sont si jaloux, qu'on a calomnié ces épanchements de nos cœurs, qu'on a flétri cette union de nos âmes, qu'on a voulu briser nos douces chaînes, et qu'on y a réussi.

— Qui donc a eu ce courage?....

— Vous le demandez! Vous ne sentez pas la main de l'homme qui a ourdi cette trame.

— Le baron?

— Toujours lui!

— Mais il est mort!

— Oui; seulement je l'ai tué trop tard, car avant de mourir, il a jeté son venin et notre amour est empoisonné!

— Ah! le misérable! Mais je le démasquerai, moi, s'il le faut; je dirai la vérité sur son compte! Mon mari saura que sans vous....

— L'empêcherez-vous d'avoir des soupçons? Lui prouverez-vous qu'ils sont injustes? Un mot suffit pour éveiller la jalousie d'un mari, deux lignes pour la rendre incurable. Le baron a écrit, j'en suis sûr.

— Il a écrit. Comment le savez-vous?

— Je ne puis vous le dire, Clémence, c'est un secret qu'on m'a confié.

— Et c'est à mon mari qu'il a écrit, dites-vous?

— Je le crois, mais rassurez-vous. Le général qui vous aime et vous estime, comme vous méritez de l'être, Clémence, et ne daignera pas même vous en parler. C'est un noble cœur; il vous sait incapable d'une pensée honteuse ou malhonnête. Seulement, il faut que je parte. L'absence détruira ses soupçons à tout jamais, si, par malheur, il en avait conçus.

— Et vous croyez, Ernest, que je puis vivre avec cette pensée que mon mari m'accuse et me soupçonne! que je m'accoutumerai à votre absence et à l'abandon dans lequel vous me laissez!

— Pensez-vous donc que je n'en souffre pas, Clémence, et quoique vous me voyiez l'œil sec et vide de pleurs, ne devinez-vous pas que j'ai le cœur brisé, et que toutes les tortures de l'enfer le dévorent?

— Vous m'aimez donc bien!

— Vous saurez un jour à quel point je vous aime!

— Eh! bien, jurez-moi que mon mari me croit innocente!

— Je vous l'atteste!

— Folle que je suis, s'écria Clémence. Il se parjurerait pour me sauver la vie. Oh! quel souvenir! fit-elle tout à coup, comme illuminée d'une pensée soudaine. C'est Dieu qui me l'envoie!

— Que faites-vous?

— Vous allez le voir.

Et, se levant de son lit, elle marcha, les pieds nus, vers l'armoire de glace, où elle avait serré précieusement le coffret d'ébène. Elle tenait à la main son trousseau de clefs.

Le comte, la croyant folle, et ne sachant ce qu'elle voulait faire, suivait ses mouvements avec anxiété.

Clémence ouvrit l'armoire, puis, l'un des tiroirs et y plongea ses regards.

— Il n'y est plus, dit-elle, il n'y est plus!

— Que cherchez-vous? demanda le comte.

— Ah! vous m'avez trompée! C'est mal, c'est bien mal, répondit Clémence. Je le savais, moi, qu'il l'avait pris.

— De quoi parlez-vous? demanda le comte.

— Du coffret où j'avais mis vos lettres. Regardez: le tiroir est vide. C'est mon mari qui s'en est emparé!